

terre, augmente ses produits en quantité et en qualité, l'améublir, la rend d'une culture plus facile, l'empêche de se durcir de se raccornir sous l'influence des sécheresses et régularise l'abondance des récoltes. Nous commencerons donc par étudier l'alimentation du bétail sous le rapport de la production des fumiers; puis nous l'étudierons au point de vue des autres produits que nous pouvons nommer produits commerciaux, puisque la plupart est créée en vue de la vente.

" Envisagés au point de vue de la production du fumier, dit M. Eug. Gayot, les animaux ne sont plus que des machines qui transforment le fourrage et la litière en engrais. Et ce produit fabriqué, pour me servir d'une expression reçue, devient, appliqué à la terre, la matière première des produits végétaux. "

La faute la plus énorme qu'ait commise notre culture canadienne, c'est d'avoir considéré la terre comme une source intarissable de produits; comme une mine inépuisable de blé, d'orge, d'avoine, etc. Parce que la terre épuisée ne s'arrête pas tout court dans sa production, parce qu'elle continue à produire en dépit de son épuisement, on a cru qu'il serait impossible d'arriver au bout de sa fécondité. Erreur fatale! si la production ne s'arrête pas tout-à-fait, sous l'imprévoyance d'une culture irrationnelle, d'un autre côté, il est bien reconnu que les rendements des récoltes deviennent tellement faibles qu'ils cessent de payer les frais d'exploitation et que la culture devient impossible pour qui sait calculer. Soumise à une culture sans engrais, la terre s'appauvrit graduellement et rapidement, le cultivateur voit en même temps arriver la diminution de sa fortune, puis l'appauvrissement du pays tout entier, puis le dépeuplement et une décadence générale.

Tous ceux qui ont quelque connaissance de l'histoire des peuples et surtout ceux qui ont suivi la marche de l'émigration de notre propre pays, savent que nous ne faisons pas ici une simple théorie, et reconnaissent avec nous que les faits corroborent malheureusement nos avancés. Le monde entier est plein d'exemples qui viennent confirmer nos dires. La décadence de l'agriculture a amené nécessairement celle des peuples.

Des contrées, citées comme des foyers de la civilisation antique et possédant autrefois des populations nombreuses, des villes opulentes, des fortunes individuelles immenses, sont aujourd'hui complètement déchues de leur ancienne splendeur. La Sicile, l'Espagne, le sud de la France, quelques contrées de l'Afrique, surnommées autrefois, et à de si justes titres les greniers de l'empire romain, en sont des exemples bien frappants. Le Canada lui-même n'a pas toujours été ce qu'il est aujourd'hui. Il fut un temps qui n'est pas encore très-éloigné où le Canada exportait d'énormes quantités de blé et d'autres grains; son sol fraîchement livré à la culture possédait une force de production extraordinaire et donnait des récoltes doubles de celle qu'il donne aujourd'hui. Le temps a complètement changé cet état de chose, le sol a été appauvri, sa richesse épuisée; maintenant, il ne produit plus assez pour satisfaire les besoins de la population, et l'on demande à l'importation les objets de consommation de première nécessité et surtout les farines.

Les cultivateurs, n'obtenant de leurs terres que de pauvres récoltes, n'ont pu donner à leurs travailleurs, à leurs journaliers, un salaire proportionné à leurs besoins et ceux-ci se sont vus dans la nécessité d'émigrer et d'aller demander à des voisins plus fortunés un travail mieux rétribué. Que l'on ne se fasse pas illusion sur les causes de l'émigration. N'allons pas dire que le Canadien est trop amateur

des voyages. Non, ce n'est pas le désir de voir des pays nouveaux qui a poussé des familles entières à s'expatrier, à abandonner le clocher, le sol qui les a vues naître; à quitter leurs parents, leurs amis. Ce désir a pu pousser quelques rares jeunes gens à s'expatrier, mais il n'aurait certainement pas été suffisant pour décider des familles entières. L'appât du bien-être matériel est un stimulant autrement puissant que le désir de voir des pays étrangers, et c'est lui surtout qui a produit l'émigration. Si l'on avait pu leur offrir les mêmes avantages, un salaire proportionnellement aussi élevé que chez nos voisins, avec la perspective d'un avenir moins exempt de misères, l'émigration n'aurait jamais pris les proportions effrayantes que l'on remarque depuis quelques années.

Des aveugles nieront l'existence de l'émigration, et des soi-disant penseurs, tout en admettant son existence, voudront l'attribuer à d'autres causes. Ni les uns ni les autres ne connaissent le sujet qu'ils traitent, ou bien ils manquent de la rectitude de jugement nécessaire pour étudier convenablement cette vitale question.

Ne cherchons pas d'autres raisons, l'émigration est produite par le désir des forts salaires et des jouissances matérielles qui en sont la conséquence. Or, l'agriculture, dans son état actuel, ne peut satisfaire ce désir, elle est trop pauvre, le sol est devenu trop infertile pour satisfaire à ces exigences. Pour arrêter l'émigration, il faut que les choses changent, il faut que la culture s'améliore, et que les rendements par arpent augmentent.

L'engrais est le seul moyen qui nous reste pour fertiliser nos terres appauvries et pour augmenter la production. Mais ces engrais, on ne peut se les procurer en volume convenable que par le bétail, et par le bétail bien nourri. Le bétail est donc réellement pour nous la condition première de la production agricole et nous pouvons ajouter la base de l'existence d'une nation. Sans lui, la culture souffre, produit misérablement et ne peut donner à ses travailleurs les salaires convenables.

Mais ce fumier si nécessaire, si indispensable, n'est pas toujours également riche, ni également abondant. Le bétail nourri pauvrement, donne peu de fumier et ce fumier est moins fertilisant que lorsqu'il provient d'un animal recevant une alimentation copieuse. D'un autre côté, plus le prix de revient du fumier sera bas, plus la fertilisation du sol sera faite économiquement; ou en d'autres termes, si le bétail paie avec son lait, sa laine, sa viande, ses petits, tous ses frais de nourriture et d'entretien, il donnera un fumier qui n'aura rien coûté au cultivateur et alors sans dépense aucune, à part les frais de charroyage et d'étendage, celui-ci pourra ramener dans la terre son ancienne fécondité.

C'est à cela que doit sans cesse tendre le producteur. Il lui faut choisir son bétail avec tant de soin, rechercher si bien les spéculations les plus avantageuses dans la position, où il se trouve, donner à chaque espèce de bestiaux une nourriture si convenable, que les produits autres que le fumier puissent payer à eux seuls tous les frais de temps du bétail, et par là arriver à obtenir le fumier gratuitement. Or, de tous les moyens employés pour obtenir une production économique, le principal est l'alimentation abondante et appropriée aux genres de produits demandés.

L'alimentation convenable doit commencer dès les premiers instants de la vie animale. Les reproducteurs doivent tout d'abord recevoir une nourriture substantielle et choisie; car c'est par l'alimentation que se développe le produit de la conception. Pour donner une idée plus juste de la nécessité de nourrir plus abondamment les femelles pleines et